CRITIQUE CD, événement. VERDI : QUATTRO PEZZI SACRI, Orchestra e Coro del Teatro alla Scala – Riccardo Chailly, direction – 1 cd DECCA (nov 2023)

INNO DELLE NAZIONI (Hymne des Nations) : D’une œuvre de circonstance, commande officielle pour l’Expo Universelle londonienne de 1862, Verdi fait une cantate pour ténor, ici l’excellent Freddie de Tommaso, à la fois tendre et puissant, (et 250 choristes), soit une composition ardente et sincère qui outrepasse l’artificiel et le convenu, intègre les hymnes nationaux dont La Marseillaise de rigueur et édifie une partition solennelle mais pas compassée, à laquelle il apporte le souffle et les bouillonnants contrastes d’une scène opératique. Le sujet déterminé par le librettiste requis pour l’occasion

(Arrigo Boito) célèbre la concorde européenne « dans le temple de l'Art ». Ainsi se retrouvent apaisées, l'Angleterre, la France et l'Italie, soeurs fraternelles d'un nouvel ordre pacifié. Comme on aimerait que le bénéfice de la musique soit reconnu comme ici : l'art est de fait, un acteur majeur pour la réconciliation des peuples et meilleure arme pacificatrice.



TESTAMENT SPIRITUEL DU VERDI OCTOGÉNAIRE… Alors qu'il pensait avoir couronné sa prodigieuse carrière lyrique avec Falstaff, sommet d'un créateur octogénaire, Verdi s'empare dès 1895 du texte du Te deum, auquel il adjoint un Stabat Mater (1896) ; le diptyque est achevé en 1898 ; puis très inspiré, le compositeur ajoute deux airs précédemment composés… pour former ce quatuor miraculeux, les Quatro Pezzi Sacri finales : un Ave Maria composé dès 1889 et des Louanges à la Vierge (Laudi alla Vergine de 1890).

Les Quatre pièces sacrées de Verdi sont moins connues que son Requiem mais pourtant d'une véritable sincérité de ton, profondes, justes, là aussi déchirantes ; le compositeur n'écarte aucun épisode dramatique : prière éthérée (Ave

Maria), déflagration orchestrale, vague chorale et maelstrom impressionnants (Te Deum final, la partie la plus développée)… L'idée de combiner ainsi 4 séquences, fruits d'une genèse éclatée, s'avère particulièrement convaincant. Et Verdi échafaude comme un testament spirituel, l'équivalent de ce que sont les « Quatre derniers lieder » pour Richard Strauss… la synthèse d'une écriture musicale parvenue à son crépuscule, le dernier souffle créateur porteur de recueillement, de résistance, d'espoir sur le devenir humain.

Purgatoire suspendu du premier morceau, l'**Ave Maria**, préliminaire célèbre la pureté de la Vierge comme en une brume indéfinie et suspendue, un vortex choral où les voix seules, sans orchestre, captivent l'auditeur ;

Puis le **Stabat mater**, plus dramatique, s'impose dans ses puissants contrastes, marqués, portés dans une urgence tragique (avec la participation de l'orchestre), dans des tempi ralentis – respirations amples et profondes ; distinguons ici la prière de l' »***Eja Mater, fonc amoris***… » épisode le plus bouleversant, Verdi ayant cette capacité à exprimer comme nul autre, les forces de compassion, la profonde prière humaniste et fraternelle d'une communauté désormais prête à dépasser les forces contraires… ce qui renvoie à sa propre vie (et ses deuils obligés, répétés).

Ce qui rapproche d'ailleurs ces Quatre Pièces Sacrées de son Requiem et forme une arche fervente unique entre les deux compositions si proches. La lecture pour sincère et impliquée qu'elle soit, sonne souvent dure, et âpre, mais aussi harmoniquement texturé, riche et franche ; voilà qui s'inscrit dignement aux côtés des lectures précédentes signées de verdiens expérimentés, Solti et Abbado, chez Decca aussi, dont la transparence et la finesse nous paraissent tout aussi justes. **Riccardo Chailly** n'hésite pas à forcer le trait parfois, de façon brutale, produisant des secousses telluriques profondes. Ce qui ajoute au réalisme viscéral de cette approche directe.

Le chef n’en suit pas moins pour autant tout un cheminement fervent et intérieur, cultivant l’esprit du recueillement le plus intense… jusqu’à l’explosion sidérante des premiers accords et tutti du Te Deum ; puis, à 13 mn, le déchirement de la trompette qui à l’appui du chant soliste de la soprano qui sort du chœur, délivre une nuance individuelle et intime, proclamant le salut en un geste suspendu, d’une théâtralité spectaculaire; de sorte que l’effectif s’achève dans un murmure vertigineux, comme pour le Requiem. Cet aspect organique, terrien constitue la qualité première de cette lecture qui confirme la grande cohésion des équipes scaligènes.

_____

CRITIQUE CD, événement. VERDI : INNO DELLA NAZIONI / QUATTRO PEZZI SACRI (Orchestra e Coro del Teatro alla Scala – **Riccardo Chailly**, direction) – 1 cd **DECCA classics** (enregistré à Milan, Teatro alla Scala, en nov 2023)

CRITIQUE CD événement – CECILIA BARTOLI : Casta Diva (1 CD Decca – enregistrements 1992 – 2019)

Trois décennies d'une carrière unique, se révèlent dans ce récital-titre, mêlant prises de rôles inoubliables et inédits… Longueur du souffle, justesse des intonations, précision des vocalises, intelligibilité qui préserve toujours le texte… inutile de mégoter : la divina Bartoli se dévoile en diva éblouissante, alliant vérité et virtuosité, justesse et fragilité, ici à travers plusieurs rôles qu'elle a marqué de façon mémorable…

Évidemment, à la suite de Maria Malibran, sa muse, son modèle absolu : de suprêmes airs de **Vincenzo Bellini**, preuves complémentaires que la mezzo romaine reste une belcantiste de premier plan : Sa **Norma (*Casta diva)* de 2011** qui ouvre ce remarquable récital le montre naturellement : Bartoli est la prêtresse gauloise éprise d'idéal, porté par des valeurs qui l'élèvent au dessus de la mêlée. **En 1992,** elle était la **Cenerentola** (« *Nacqui all'affanno* »), douée d'un abattage d'une insolente intensité expressive, exprimant et l'urgence et l'élégance d'un Rossini féministe, plus et mieux inspiré que tous ses prédécesseurs (à l'exception de Mozart) ; à ce propos, le récital hommage Decca, comporte aussi son **Cherubino de 1994** d'une ardeur juvénile non moins bouleversante.
Les Belliniens seront comblés avec plusieurs extraits de **Norma, I Puritani** (« *O, Rendetemi la speme* »), aux côtés d'illustres partenaires (**Luciano Pavarotti, Juan Diego Florez** ou **Sumi Jo** pour le fameux duo Norma /Adalgisa : « *Mira O Norma / Si, fino all'ore estreme* »). L'éditeur ajoute très

pertinemment un Rossini élégiaque et tendre d'une égale subtilité : « *No mia vita, mio tesoro* » (**Il Turco in Italia de 1997**, surgissement d'une sincérité et d'une profondeur admirables….).



La diseuse éblouit par son sens du texte, la fine tendresse texturée de son élocution, de sorte que l'on a toujours l'impression que le texte s'incarne à chaque mesure tant la

justesse psychologique et émotionnelle, est idéale : c'est absolument le cas de ses exhumations en matière romantique, où jaillissent comme des gemmes éclatants, plusieurs airs d'une éloquente gravité : **Ines de Castro de Persiani** (« *Cari giorni* »), ou « *Ira del ciel* » (**Irene de Pacini**, à la colorature électrisée, totalement saisissante), deux joyaux de 2006. Et en compléments non moins savoureux, l'éditeur nous comble davantage en éditant **deux airs d'Alcina de Haendel, jamais publiés** : « *Di', cor mio* », puis « *Ma quando tornerai* », les plus récents enregistrements datant de… 2019 : implication d'une coquette amoureuse triomphante. Furieuse et impétueuse, amoureuse et enivrée, blessée et tragique… la Bartoli déploie un chant ciselé, incarné, habité avec grâce et élégance, telle l'incarnation de la classe vocale absolue. D'ailleurs le jeu des photographies, références à peine masquées à l'éblouissante et si photogénique Audrey Hepburn confirme ce positionnement. Une classe inégalée !

Critique opéra. CECILIA Bartoli chante Cleopatra dans Giulio Cesare de Haendel…..

LIRE aussi notre **CRITIQUE, opéra. VERSAILLES, Opéra Royal, le 6 juin 2024. HAENDEL : Giulio Cesare**. A. Scholl, C. Bartoli, M. E. Cencic, S. Mingardo… Les Musicien du Prince-Monaco / Gianluca Capuano (direction) : https://www.classiquenews.com/critique-opera-versailles-opera-royal-le-6-juin-2024-haendel-giulio-cesare-a-scholl-c-bartoli-m-e-cencic-s-mingardo-les-musicien-du-prince-monaco-gianluca-capuano-direction/https://www.classiquenews.com/critique-opera-versailles-opera-royal-le-6-juin-2024-haendel-giulio-cesare-a-scholl-c-bartoli-m-e-cencic-s-mingardo-les-musicien-du-prince-monaco-gianluca-capuano-direction/

CRITIQUE, CD événement. Schumann & Brahms. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca classics)



Le pianiste britannique Benjamin Grosvenor signe ici un nouvel album totalement réussi – son déjà 5è chez Decca classics), récital Schumann, particulièrement bien assemblé qui offre un bel éclairage sur sa lumineuse virtuosité, propre à édifier des cathédrales bouillonnantes d'activité, à construire des constellations de nuances, unifiées par

un sens de la structure.

Plus de 20 ans après leur publication, Schumann en 1838, exprime les mêmes crépitements miroitants suscités par le profil fantasque, libre, excentrique du musicien imaginaire Johannes Kreisler, tel qu'il se dévoile à travers les récits du poète et écrivain ETA Hoffmann (1815). Ainsi naissent, enfants du non moins prodigieux Robert, les 8 « fantaisies » des Kreisleriana. De la source Schumanienne, Grosvenor architecture l'un de ses récitals les mieux conçus. Robert / Clara / Johannes s'affirment tels la trilogie romantique par excellence.

Filiation naturelle que celle de Schumann, le mentor et de son jeune « frère en musique », … Johannes Brahms dont la pure magie des 3 Intermezzi tardifs résonnent comme une réponse à Schumann, preuve d'une entente mutuelle à jamais scellée au delà des mots, et de la mort, grâce à l'accomplissement de la musique, – Schumann étant décédé depuis plus de 30 ans.

23 ans les séparent (Schumann est né en 1810 ; Brahms, en 1833) mais quelle compréhension fraternelle… unique dans l'histoire artistique. Entre ces deux démiurges masculins, le pianiste tisse un autre pont, médian, central, tout aussi essentiel dans la figure de Clara Schumann, l'épouse de Robert, aimée de Brahms ; un trio saisissant… qui ressuscite ici dans la matérialité restituée des sentiments d'affection et d'admiration. Car ces trois là Robert, Clara, Johannes… sont autant compositeurs que pianistes.

Robert, Clara, Johannes
Trilogie pianistique recomposée par Benjamin Grosvenor

Benjamin Grosvenor construit le programme dans l'amour et son accomplissement : ardeur kaléidoscopique du jeune Robert, entre extase et ravissement intérieur, et exaltation électrique (double nature alternée et ambivalence captivante qui fonde l'unité et la cohérence des Kreisleriana) ; première fusion amoureuse avant leur mariage avec Clara (la 2ème Romanze était la préférée de la future mariée, l'ultime pièce qu'elle écoutera avant de mourir en 1896). L'imaginaire de Robert est fascinant et se dévoile aussi dans l'un de ses « Blumenstück » dont le pianiste exprime la très subtile construction, composée d'inserts, où se glissent et se révèlent deux motifs peu à peu explicités (le 2è surtout).

Robert est un architecte au piano ; à travers le clavier, il pense symphonie, porté par une énergie conquérante, un désir inextinguible. L'amour rayonne encore avec les deux œuvres suivantes qui dialoguent et se répondent : de Robert à Clara (« Quasi variazioni : Andantino de Clara Wieck », ici dans la version de 1853, partition écoutée qui a marqué le jeune Grosvenor dans la lecture d'Horowitz) puis de Clara à Robert… soit les sublimes « Variations » opus 20, bain et tourbillon, entre tendresse et feu que Clara sublime toujours par une imagination elle aussi débordante, d'un raffinement sombre, totalement irrésistible sous les doigts de Benjamin Grosvenor.

Conclusion pertinente enfin que les 3 intermezzi, composés par un Brahms sexagénaire (1892) alors que Clara fête ses 73 ans ; – Robert, lui, est parti depuis… 1856. A travers là encore la tendresse ineffable qui s'en dégage, se dévoile le sentiment de la fragilité, de l'ombre qui donne le prix de la vie et l'or des amitiés indéfectibles ; ce sont « 3 berceuses de mon chagrin », dira Brahms, clairvoyant voire dépressif. Contemplatif, observateur de l'infini, Johannes semble ressuscité aussi le souvenir de Robert, si intense et ardent, déposé dans son « Abendlied », le jeune homme enthousiaste et joué par Clara et Brahms (ou ce dernier avec Joachim, dans une version piano / violon) que Benjamin Grosvenor s'approprie avec délectation dans une version personnelle, sereine et intime, dont le secret « automnal » est préservé, inatteignable, fascinant.

CRITIQUE, CD événement. Schumann & Brahms. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd **Decca classics**) enregistré en avril 2022, Suffolk – **CLIC de CLASSIQUENEWS / Printemps 2023 – Note : 5/ 5**

Coffret cd événement, annonce. THE UNRELEASED MASTERS : Jessye Norman, soprano / works by Wagner, R. Strauss, Haydn, Berlioz, Britten – 3 cd Decca classics

La voix du XXè, aux côtés de Maria Callas ou de Renée Fleming,



Jessye Norman demeure la plus grande diva du siècle passé : timbre incandescent, longueur du souffle, legato de rêve, surtout intelligence exceptionnel du texte, capable de phrasés ciselés, réalisant des incarnations saisissantes par son énergie et son intensité, la diva née en Georgie en 1945 a ébloui la scène lyrique, autant comme diseuse intimiste que formidable tragédienne imprécatrice, hallucinée, embrasée, sublimée par sa conception enivrée de ses prises de rôles. Pour le printemps 2023, Decca qui a enregistré les plus beaux enregistrements de sa discographique (dont les Quatre derniers lieder de R Strauss sous la baguette de Kurt Masur, un disque pour l'éternité), nous régale en publiant 3 cd, 3 programmes / « unreleased masters », jamais édités. Chacun témoigne d'une implication vocale inouïe **de 1989 à 1998**. Une quasi décade

légendaire qui rend compte d'un chant exceptionnel, unique et singulier. Ces perles inédites raviront les admirateurs et devraient tout autant convaincre ceux qui n'ont pas encore été auditeurs de cette voix exceptionnelle. Le corpus miraculeux comprend les cycles de lieder avec orchestre de **R Strauss (Vier Letzte lieder, mai 1989)** et **R Wagner (5 Wiesendock lieder, nov 1992)** sous la baguette de James Levine (avec les Berliner Philharmoniker) ; un programme de **cantates signées Haydn, Berlioz et Britten (Berenice, Cléopâtre H 36, Phaedra, fev 1994, Boston Symphony Orchestra**, sous la direction de **Seiji Ozawa**) ; enfin, de larges extraits de **Tristan und Isolde de Wagner** sous la direction de **Kurt Masur**, dont un *Liebestodt*, anthologique, gravure pour l'éternité (avec le Tristan de Thomas Moser, enregistré au **Gewandhaus Leipzig** en mars et avril **1998**. Magistral. Voilà qui nourrit davantage le mythe Norman. Coffret événement CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2023

THE UNRELEASED MASTERS : Jessye Norman, soprano / works by Wagner, R. Strauss, Haydn, Berlioz, Britten – 3 cd Decca classics – **CLIC de CLASSIQUENEWS**. Parution annoncée : le 24 mars 2023 – PLUS d'infos sur le site de DECCA classics : https://www.deccaclassics.com/en/artists/jessyenorman/news/decca-to-release-never-before-heard-masters-with-support-of-jessye-norman-estate-268075

TEASER VIDEO :



of Jessye Norman can, in part, be laid to rest with this release of the most wanted of these, the great singer in French repertoire and in German opera and song, recorded over a ten-year period, between 1989 and 1998.

Other recordings were at least thought of. In 1996, Costa Pilavachi told me about discussions around Elgar's Sea Pictures, and there was plenty of range, depth and opulence in Norman's voice to have encompassed that. We're all the poorer not to have seen this materialise. Norman herself wished to record Duke Ellington's Sacred Concerts. With Abbado she recorded Mahler's Kindertotenlieder and Rückert-Lieder for Deutsche Grammophon, still unpublished. There are rumours about a complete Elektra with Abbado and the Wiener Philharmoniker (with Cheryl Studer and Helga Dernesch, among others), but, according to Christopher Alder, Abbado's long-time producer at Deutsche Grammophon, this does not exist.

What did however take place was the first in a series of planned sessions for Tristan und Isolde on 19, 22, 24, 27, 28, 30 March and 1 April 1998, returning to the Gewandhaus in Leipzig, the location of one of Norman and Masur's most hallowed recordings – that of Richard Strauss. Present at the Wagner sessions, conducted by Kurt Masur, were Norman, the American-Austrian tenor Thomas Moser (Tristan) and the young Ian Bostridge displaying a beautiful palette of colours for the role of the young sailor. Sessions with Bostridge were completed quickly, and with cordiality, between conductor and tenor. Allegedly, Norman and Masur weren't entirely in agreement on all musical points and there are reports of tensions at the sessions.

The role of Isolde, in so many ways tailor-made for Norman's persona, was also a challenge. According to David Patrick Stearns, who interviewed her on several occasions, "the role of Isolde was like the forbidden fruit that stood just beyond her reach but not entirely. She admitted at various times that she was 'holding contracts' for the role but frankly worried that the Act I curse would not leave her with enough voice for the rest of the opera." Perhaps recording it was a different matter, but here again, according to Wolf-Dieter Karwatky, one of the recording engineers, passages in Isolde's Narration and Curse had to be repeated several times. (Karwatky also told me how he injured his back while setting up the microphones at one of the sessions, and Norman helped by kindly giving him very strong massages each day after to relieve some of the pain!)

CD événement, annonce. Renée Fleming – Greatest moments at the Met (2 cd Decca classics)

En 2 cd et 17 airs saisis sur le vif au Met, Renée Fleming se présente à nous telle la plus grande diva du dernier XXème siècle.



Premier choc cd de l'année 2023 avec ce double cd qui retrace le parcours éblouissant de Renée Fleming, soprano devenue légende. Au Metropolitan Opera de New York, elle incarne l'élégance et l'excellence grâce à une voix de velours, capable de coloratoure comme d'autorité dramatique. Cette alliance -rare- entre agilité éclatante, timbre caressant et onctueux, tempérament tragique fait aujourd'hui sa renommée et la séduction irrésistible de ses incarnations à l'opéra dont voici les meilleures réalisations pour le « MET ».

Entrez dans la légende Fleming

L'album « ***Renée Fleming – Greatest Moments at the Met*** » récapitule la carrière de la cantatrice au Metropolitan Opera à travers plusieurs enregistrements live à new York, de quoi judicieusement compléter ses enregistrements studio.

Renée Fleming faisait ses débuts metropolitains en 1991, – il y a plus de 30 ans désormais, en Comtesse des Noces de Figaro de Mozart ; depuis, se sont succédés personnages du répertoire et nouveaux rôles d'ouvrages encore jamais joués au Met. Au total, la soprano aura assuré plus de 250 performances dont l'historie s'écrit toujours. La diva vient de participer à la création de l'opéra *The Hours* de Kevin Puts, lauréat du Pulitzer Prize (novembre 2022) nouvelle production du Met, adaptant ainsi le fameux roman de Michael Cunningham. Pour la diva, chanter au Met demeure l'expérience artistique la plus bouleversante pour un chanteur ; malgré l'immensité de la salle, chanter dans le silence de son espace est une expérience magique, le sommet de toute performance opératique…

Au programme : le coffret présente les prises de rôles de Renée Fleming à travers 19 productions et concerts de gala, dont plusieurs duos avec Cecilia Bartoli, Susan Graham, Dmitri Hvorostovsky, Samuel Ramey, Bryn Terfel.

Paraissent donc la Comtesse des Nozze (Levine) ; Desdemone d'Otello de Verdi (Bychkov) ; Arabella (R Strauss / Eschenbach) ; Louise (Charpentier / Levine) ; Marguerite (Faust de Gounod / Rudel) ; Rusalka (Belohlavek); Manon de Massenet (López Coboz) ; La Maréchale (Der Rosenkavalier / Conlon) ; Imogène du Pirata de Bellini (Campanella) ; La Traviata ; Tatiana

(Oneguine) ; Thaïs de Massenet… sans omettre des airs d'opéras de Lehar, Korngold (Marietta de La Ville Morte / Die tote Stadt), …

Le florilège ainsi constitué n'éclaire pas seulement la diversité des rôles travaillés par Renée Fleming ; il regroupe aussi plusieurs personnages parmi les plus intenses et bouleversants de la scène lyrique. Incontournable.

Parution annoncée : le 13 janvier 2023

Plus d'infos sur le site de DECCA CLASSICS :

https://www.deccaclassics.com/en/artists/reneefleming/news/renee-fleming-greatest-moments-at-the-met-268387

https://www.deccaclassics.com/en/catalogue/products/greatest-moments-at-the-met-renee-fleming-12872

Vidéothèque Renée Fleming sur le site DECCA CLASSICS :

https://www.deccaclassics.com/en/artists/reneefleming/videos

CRITIQUE CD, coffret événement. WAGNER : DIE

WALKÜRE / LA WALKYRIE / Solti, 1965 (4 SACD Decca classics)



CRITIQUE CD, coffret événement. WAGNER : DIE WALKÜRE / LA WALKYRIE / Solti, 1965 (4 SACD Decca classics) – A l'heure où Tcherniakov se plaît à déconstruire voire réécrire le Ring de Wagner, il est bon de revenir aux fondamentaux en particulier le cycle d'enregistrement pionnier voire visionnaire piloté par **l'incisif Solti de 1958 à 1965** qui enregistrait ainsi la première Tétralogie en stéréo à Vienne. Un bon technologique riche en détails et nuances restitués qui correspond aussi à une conception orchestrale de première classe et des chanteurs au verbe incarné somptueux (vision chambriste et théâtrale qu'approfondit encore Karajan chez DG). Dans une version totalement remastérisée (**SACD, 24 bit/192kHz High resolution**, …, pilotée par Dominic Fyfe, directeur de Decca classics) qui permet de mieux capter les effets de spatialisation tout en soulignant l'acuité et la justesse expressive du chant (dont la finesse ardente de Birgit Nilsson, Hans Hotter, Kirsten Flagstad…), le contenu de ce coffret luxueux bénéficie d'un soin éditorial qui répond à l'excellence de la vision du chef hongrois, pilier de la marque Decca. La série de réédition marque aussi les 25 ans de la mort de Solti (5 sept 2022). Ainsi se précise les caractères d'une lecture devenue à juste titre mythique où le chef Solti exprime musicalement ce « théâtre psychologique » façonné par le producteur du cycle **John Culshaw**, lequel

souhaitait en 1966 que cet enregistrement devienne avec le temps un standard incontournable autant sur le plan technique qu'artistique. L'intuition était bonne car aujourd'hui le Dolby Atmos et les nouveaux outils de remastérisation dévoilent la justesse d'une lecture sidérante.

PLUS D'INFOS sur le site de **DECCA classics** : https://www.deccaclassics.com/en/artists/sirgeorgsolti

Présentation de la réédition du RING / SOLTI grâce au Dolby Atmos : https://www.deccaclassics.com/en/artists/sirgeorgsolti/news/the-solti-ring-sounding-better-than-ever-before-267505

La réédition Dolby Atmos de la Walkyrie / Die Walküre inaugure un nouveau cycle remastérisé des 4 opéras du Ring, édité de novembre 2022 à mai 2023. Intégrale incontournable (15h de musique au total).

Présentation sur le site **SOLTIRING.COM** de l'intégrale DER RING 2022 2023, avec à la clé une zone « explore » pour identifier les leit motiv par personnage et idée clés (Wotan, la Nature, Erda, Siegfried, etc…) :

https://www.soltiring.com/

VIDEO teaser de présentation / english

DISTRIBUTION

_____

Siegmund : James King
Sieglinde : “Régine Crespin”

Wotan : Hans Hotter
Brünnhilde : Birgit Nilsson
Hunding : Gottlob Frick
Fricka : Christa Ludwig

Gerhilde : “Vera Schlosser”
Ortlinde : “Helga Dernesch”
Waltraute : “Brigitte Fassbaender”
Schwertleite : “Helen Watts”
Helmwige : “Berit Lindholm”
Siegrune : “Vera Little”
Grimgerde : “Marilyn Tyler”
Roßweiße : “Claudia Hellmann”
Wiener Philharmoniker

Georg Solti, direction / conductor

“Studio recording in stereo / October 29-November 19, 1965”

CRITIQUE : NOTE 5/5 – CLIC de CLASSIQUENEWS

_____

“Die Walküre » / La Walkyrie est le dernier opéra enregistré par Solti et Culshaw, en 1965, concluant ainsi le cycle pionnier enregistré dès 1958 pour Decca classics.

La lecture de la Walkyrie s’appuie sur une distribution solide, même si pour certains solistes, l’heure ne leur est pas des plus favorables : ainsi le cas du Wotan de **Hans Hotter**, interprète marquant et wagérien d’une rare subtilité psychologique capable de nuances et phrasés schubertiens (normal car il fut diseur hors pair dans les cycles de lieder de Franz). En 1965, la voix est usée, marquée par une carrière déjà impressionnante et qui a donné le meilleur d’elle-même. Mais quoique l’on puisse critiquer, la profondeur, la vérité de l’acteur (son monologue au II, axe de tout le Ring pour comprendre la défaite de ce Dieu déchiré, vaniteux ; son incantation au feu dans la scène finale) surclasse encore bien des Wotans, d’hier et d’aujourd’hui.

Ce Wotan n’ déjà plus la gloire bourgeoise du bâtisseur de son palais au Walhala (dans l’opéra précédent L’Or du Rhin) ; il doute, est la proie de failles et de critiques, en particulier de son épouse Fricka, lors d’une scène clé (autant conjugale que philosophique, où le protecteur des contrats est bien obligé de suivre pour lui-même les règles édictées). Au final, le Ring dévoile l’étoffe humaine et fragile des dieux. A l’inverse, **la Brünnhilde de Birgit Nilsson a le feu sacré**, et la vaillance d’une demi déesse capable de tout, incarnant le meilleur de l’humanité par son amour et sa compassion : un

phare vocal, devenu légende et modèle depuis la retraite de Kirsten Flagstad.

Voix aussi juste et d'une profondeur dramatique irrésistible, **Christa Ludwig** éblouit tout autant en Fricka qui s'insurge, fière et arrogante, obtient de Wotan (… entre arrogance, indignation, mépris) la tête de sa fille préférée, La Walkyrie. Ce qui aboutit en fin d'action aux adieux du père à sa fille dans le chatoiement des flammes que l'on sait.

.

De même, les Welsungen, Siegmund et Sieglinde, **James King** et **Régine Crespin** forment un couple altier et sauvage d'une force visionnaire absolue ; leur classe innerve dans le profil du duo incestueux, la pureté et l'inoncence amoureuse d'où naîtra … Siegfried ; de sorte que l'on comprend mieux comment à leur contact, la Walkyrie est touchée au cœur face à ce miracle de l'amour. Même pertinence pour le Hunding de **Gottlob Frick**, à la fois noir et noble. Reste l'apport du traitement remasterisé (Dolby Atmos) : Decca confirme sa maîtrise technologique et une sensibilité de caractérisation sonore qui font toujours sa légende ; n'écoutez que les cuivres dans la fameuse chevauchée (début du III), fins et incisifs, ronds pourtant et rageurs : un idéal acoustique difficile à égaler. La prise actualisée fait aussi surgir avec acuité, le ruban hyperactif des cordes, pourtant jamais épais et qui ne couvre pas les voix. Aucun doute, le théâtre wagnérien doit sa réussite surtout à la ciselure éruptive et lyrique de l'orchestre, ici les **Wiener Philharmoniker**, dont le sens du drame et les étagements magnifiquement restitués, sont délices. Du bien bel ouvrage.

CRITIQUE cd événement. Cecilia Bartoli : Mission. Musiques d’Agostino Steffani (1 cd Decca)

Voici un album abouti et bénéfique dévoilant le génie d’un Steffani insoupçonné… véritable précurseur de Haendel. La justesse stylistique, la générosité de la diva, son engagement à nous offrir la révélation d’un immense compositeur baroque… sont exceptionnels.